

# LE PÈRE PEINARD



Réflex

GNIAFF

PARAISSANT CHAQUE QUINZAIN

ABONNEMENTS, FRANCE Un an . . . . 6  
Six mois . . . . 3  
Trois mois . . . . 1 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieville, (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR Un an . . . . 8  
Six mois . . . . 4  
Trois mois . . . . 2

## RÉVOLTE DE CAMPLUCHARDS DANS LA GIRONDE

## ÉPIDÉMIE DE FLAMIDIENS



### VICTOIRE DE PAYSANS

La révolte y a que ça de vrai, mille marmites!

Les campluchards girondins, que les accapareurs de forêts cherchaient à flouter, viennent d'en faire la preuve un coup de plus.

Les bons fleux se souviennent de quoi il retourne :

Les paysans des villages de la Teste, de Cujan-Mestras, d'Arcachon ont, jusqu'à ce jour, réussi, grâce à leur poigne, à sauver des griffes des chameaucrates leur vieux droit communiste de prendre du bois dans la forêt de la Teste.

Les accapareurs la trouvaient mauvaise! Ça leur faisait mal au cœur d'être tenus en échec par une trifouillée de pétrousquins et d'être des rares crapules de France qui

sont proprios d'une propriété qui n'est individuelle qu'à moitié,

En effet, ils ont juste le privilège de recueillir la résine que produisent les pins de la forêt; pour ce qui est de couper du bois — mort ou vif — c'est la peau!

Depuis belle lurette, ces sacrés accapareurs tiraient des plans pour prendre les culs-terreux en fourchette et leur enlever le droit communiste de prendre du bois à leur guise.

Heureusement, les gas ne sont pas des pantouffles!

A la ville, on chine souvent les cambroussiens; on les traite de réacs, d'ennemis du progrès et tout ce qui s'en suit.

Ces débinages portent un brin à faux: si les paysans ne sont pas davantage rouspéteurs, c'est parce qu'ils ne croient pas y avoir intérêt.

C'est à nous qui savons de quoi il retourne, à leur faire toucher du doigt qu'ils se blouissent et que s'ils restent aussi inertes que les mottes de terre de leurs champs ils seront grugés à perpète.

Y a pas besoin de leur souffler l'esprit de révolte.

Ils en sont farcis nom de dieu!

Plus que nous ils exécrent la gouvernance qui n'intervient dans leur existence que pour les enquiquiner.

Plus que nous ils ont horreur du

percepteur qui les gruge dans les grands prix;

Plus que nous ils maudissent le militarisme qui mange les fistons à la fleur de l'âge.

Plus que nous, encore, ils ont en sacré mépris les saltimbanques qui s'amènent de la ville faire de la politique et des élections.

Il sont mûrs pour la rouspétance!

Pour les sortir de leur apathie, il suffirait qu'ils voient le remède aux maux qu'ils endurent.

Mais, voilà le hic: ce qui empêche le décroissement des ciboulots campluchards, c'est l'isolement des gas: dans les villages, chacun reste dans sa chacunière, il n'y a guère de frottements entre les individus — et sans frottements, y a pas d'étincelle possible!

En outre, ce qui retarde les paysans c'est qu'ils reçoivent de la ville des conseils endormeurs plus facilement qu'autre chose: les beaux flambeaux leur arrivent avec bougrement de difficultés et ils ne connaissent les événements que par les mensonges du *Petit Idiot*, ou par les racontars de feuilles publiques et putassières de même calibre; de la sorte, leur bon sens naturel se trouve émoussé par ces saloperies imprimées.

Bast! Si gnan-gnan qu'ils paraissent, au



de ces quatre matins, les culs-terreux frottent les pieds dans le plat.

Gare le grabuge!

On reverra la danse des fourches et des faux!

Et foutre, il me tarde de reluquer le tableau!

Je languis d'autant plus qu'il faut bien comprendre une chose: si le populo des villes part en guerre, tout seulet, contre les richards et les gouvernants, il risque fort d'être écrabouillé; pour que ça ronfle, il faut qu'il y ait concordance dans le soulèvement des paysans et des prolos.

L'expérience nous prouve que l'accord entre culs-terreux et turbinateurs d'usines est, non-seulement utile, mais tout à fait indispensable:

Si, en 1789 et 1793, le populo coupa la chique aux aristos, et se paya la tête d'un roi, c'est parce que la Jacquerie des campagnes fut simultanée à la révolte des villes.

Par contre, si en juin 1848 et en mai 1871, le populo des villes fut étripé, ça tint à ce que les paysans ne bougèrent pas plus que des souches;

De même, si Badingue put, à la fin de 1851, après son Coup d'Etat, écrabouiller la révolte sociale des paysans, c'est parce que les villes restèrent jemenfoutistes.

Donc, foutons-nous ça dans le syphon: sans accord parfait entre prolos et paysans y a pas de chambardement possible!

Si on veut que la Sociale nous fasse risette, il nous faut marcher en chœur!

—o—

Cré pétard, me voilà loin des cambrousiens de la Gironde!

Revenons-y!

J'ai dérivé au moment où j'expliquais que les gas de la Teste et d'Arcachon ont eu le tempérament de maintenir leurs droits, depuis des siècles et des siècles et que, ces derniers temps, les jean-foutre de la haute ont tenté de les dépouiller.

L'an dernier, il y eut de sacrés incendies dans la forêt communale. Les accapareurs crurent l'occasion favorable pour tenter de dépouiller les paysans: ces bandits eurent le culot de prétendre que le bois incendié n'étant, ni mort, ni vif, il leur appartenait à eux.

Les paysans virent le coup: ils comprennent que s'ils laissent faire ils étaient dans le dos.

Au premier abord, la question se plaça devant les marchands d'injustice qui opinèrent en faveur des accapareurs.

Sur ce, la mouarde monta au blair des paysans: ils se décidèrent à opérer eux-mêmes et à ne compter que sur leur poigne pour faire respecter leurs droits.

J'ai raconté, il y a quelques semaines, comment, à plusieurs milliers, les campluchards allèrent sur les chantiers d'exploitation et foutirent tout en l'air: ils brisèrent, dépiotèrent, scièrent, fichèrent en miettes le bois déjà débité en poteaux et en madriers.

Les pandores s'amènèrent, la troupe idem et aussi la rousse.

Rien n'y fit, nom de dieu!

En deux mois, les culs-terreux sont revenus à la charge trois ou quatre fois, foutant tout sans dessus dessous à chaque assaut.

Ça a été une guerre de guérillas.

Les bons bougres sont finauds: ils se fichaient en campagne au bon moment — c'est-à-dire quand les autorités ne s'y attendaient pas. De la sorte, chacun de leurs assauts aux chantiers a été une chouette réussite.

Que pouvait faire la gouvernance?

Envoyer des troubades?

Pas possible! Il en aurait fallu trop; pour protéger la forêt contre une surprise il aurait fallu un ou deux régiments. Et puis après? Les paysans n'auraient pas bronché tant que les truffards auraient été

là — mais, à peine disparus, ils s'en seraient payés du grabuge!

On ne cerne pas des villages et des hameaux et on ne protège pas une forêt avec la même facilité qu'on protège des puits de mine et qu'on cerne les casernes où les compagnies exploiteuses parquent les mineurs.

—o—

En fin finale, après deux mois de guerre ouverte, les accapareurs se sont déclarés vaincus et ont (au moins pour l'instant) abandonné l'espoir de voler les paysans.

Dimanche dernier, le tambour de ville a fait assavoir aux communiers de la forêt de la Teste que le jean-foutre Beaumartin renonce à exploiter les bois incendiés de la forêt usagère et que les pétrousquins peuvent, comme par le passé, aller y chercher leur bois.

Si les gas, au lieu d'opérer eux-mêmes et de se révolter carrément, avaient supplié leurs bouffe-galette et leurs cornichons sénatoriaux d'intervenir, auraient-ils réussi si vite?

Je t'en fiche!

On les aurait fait poirotter des semaines et des mois, puis, en fin de compte, quand on les aurait eu assez menés en bateau, assez emberlucoqués et masturbés, on leur aurait donné tort — et une brigade de gendarmerie aurait suffi pour les empêcher de bouger.

Pas si truffes, les girondins!

Ils ont voulu opérer eux-mêmes et ils s'en trouvent bougrement bien, nom de dieu!

Désormais, ils sont fixés:

Ils savent qu'il n'y a de vrai et d'efficace que la révolte!



### Tentative de réforme!

Qui donc disait que les bouffe-galette étaient des propres-à-rien?

Pas vrai, nom d'un chèque!

Voici qu'ils viennent de s'atteler à une grande, splendide et mirifique réforme — et s'ils ne l'ont pas fait aboutir, ce n'est pas faute d'envie.

Ils ont essayé d'augmenter les salaires...

Oh, mais, pas les nôtres!

Les leurs, simplement!

Tandis que tant de déchards n'ont pas un quignon de pain à se fourrer dans le canon; tandis que tant de refailleurs de comètes n'ont d'autre abri que les piles des ponts; ces bons messieurs trouvent qu'avec 25 balles par jour ils ne peuvent pas joindre les deux bouts.

C'est de l'astuce, nom de dieu!

D'autant plus que c'est vite gagné leurs 25 balles. A part maintenant où ils s'envoient deux séances par jour, d'un bout de l'an à l'autre, ces sacrés jaquettes n'en foutent pas épais.

L'été, ils s'appuient, à l'afilée, trois bons mois de flemme; ça ne les empêche pas, à chaque fête, carillonnée ou non, de se foutre une ou deux semaines de vacances.

Ainsi, ces jours-ci, à cause des œufs de Pâques ils vont se faire du lard pendant une quinzaine.

En temps ordinaire ils s'envoient, tout au plus, quatre ou cinq séances par semaine. Tout calcul fait ils ne vont à l'Aquarium qu'une centaine de jours par an.

Et ils n'y moisissent pas, nom de dieu! Quand ils ne se donnent pas campos, ce qui leur arrive trois fois sur cinq, ils s'amènent vers les 2 ou 3 heures et s'esbignent vers les 5 ou 6 plombes.

Grosso-modo, en admettant que nos bouffe-galette ne rataient pas une séance, ça leur ferait quatre heures de turbin par jour, — 400 heures par an, ... soit une paye de 20 francs de l'heure.

Et ça ne leur suffit pas, nom de dieu!

Ils ont voulu s'allouer 40 francs par jour, — ce qui leur ferait, à vue de nez, 35 francs de l'heure.

Antide Boyer, un député socialo, a appuyé l'augmentation, avec un argument rigouillard: il a affirmé que si nous voulons des députés honnêtes, pas chéquards ni pots-de-viniers, pour deux sous, il faut leur abouler 40 francs par jour.

Cré pétard, le tarif de l'honnêteté législative est bougrement élevé.

La collection des bouffe-galette avait une sacrée envie de s'offrir l'augmentation en question; plus de 300 d'entre eux s'étaient, entre quatre'yeux prononcés favorablement.

Mais, va te faire lanlaire!

Au moment de passer au vote, ils ont eu honte et n'ont pas osé s'augmenter.

Ont-ils trouvé infect de se fiche 40 francs par jour tandis qu'il y a tant de mistouffiers qui n'ont pas 40 centimes par jour et tant de turbineurs qui bûchent ferme à moins de 40 centimes de l'heure?

La peau, ce n'est pas là le motif!

Ce qui les a empêché de s'offrir l'augmentation, c'est la trouille de ne pas être réélus.

—o—

Mille marmites, c'est déjà bien trop de fiche 25 balles aux députés.

Les vidangeurs, qui sont des prolos bougrement utiles et bougrement estimables, sont loin de gagner autant.

Si encore, un bouffe-galette servait à quelque chose, on pourrait ne pas lésiner.

Mais ils sont nuisibles, — et rien que nuisibles!

Donc, la véritable question qui se pose pour le populo n'est pas de savoir combien on les paiera, mais de ne pas les payer du tout.

Y a que ça de vrai: supprimer le salaire des bouffe-galette, — et leur fonction!

## Crimes militaires

Ah, foutre, voilà qu'il en pleut, des explosions!

Après la grande catastrophe de Lagoubran qui a étripé une centaine de pauvres bougres et semé le deuil et la ruine dans un patelin, coup sur coup, il y a eu:

Deux explosions aux ateliers de pyrotechnie de Bourges,

Une explosion dans une cartoucherie de Marseille,

Et ce n'est pas fini, nom de dieu!

On en verra d'autres — on en verra tant et plus! Aussi longtemps que les humains se tourneront à inventer des engins de tuerie.

La racaille déroulédarde, qui ne rêve que massacres, a tout de suite essayé de nous faire gober que ces explosions sont dues à la malveillance et que c'est des anglais ou des allemands — à moins que ce ne soient des anarchistes — qui ont fait le coup.

Quels sacrés menteurs que ça fait ces déroulédards.

Aussi menteurs que crapules, mille marmites!

Et ce n'est pas peu dire.

Sûrement, il y a eu attentat: l'explosion de Lagoubran, celle de Marseille et les deux de Bourges sont le résultat d'un attentat criminel; mais cet attentat, c'est les chamaucrates qui l'ont commis. Et les bandits n'ont pas eu besoin d'allumer une mèche ou de coller dans les poudrières un mouvement d'horlogerie avec un déclenchement explosif.

Ils ont perpétré ces attentats en douceur



— de même qu'ils assassinent le populo sans qu'il reluque d'où vient le coup.

A la poudrière de Lagoubran, la catastrophe a eu pour cause la mauvaise qualité de la poudre qui, en vieillissant, arrive à péter toute seule. On avait empilé là, à la six-quat'-deux, des montagnes de cette cochonnerie, sans prendre les plus élémentaires précautions. On aurait voulu que ça fasse explosion qu'on n'aurait pas manœuvré autrement.

A Marseille et à Bourges, c'est la vacherie des exploiters qui, en asticotant les prolos, pour les faire produire tant et plus, les a forcés à négliger les plus simples mesures de prudence.

Voici, à l'appui de ce que je dégoise, les ruminades d'un prolo des ateliers pyrotechniques de Bourges... qui a eu la veine de n'avoir pas les poils roussis :

Voici ce qui se produit actuellement dans les ateliers :

D'une façon générale, le travail se fait aux pièces. Il y a un an, les obus se payaient 52 fr. le mille. Les ouvriers n'étaient pas bousculés comme maintenant et ils pouvaient gagner une journée raisonnable en travaillant avec méthode. Depuis le passage du contre-maître Foultier, le prix de la mise sous presse du mille d'obus a été réduit de 20 francs d'abord, puis d'un peu moins de 4 francs, ce qui le met à 28 francs et quelques centimes. Les ouvriers sont obligés de travailler comme des furieux pour que les heures de la journée ressortent à 37 centimes chacune. Le contre-maître Foultier a été envoyé depuis au polygone et remplacé dans les ateliers de chargement par les contre-maîtres Bouret et Perrot, qui ne valent pas mieux que lui.

Ceux-ci, se promenant toute la journée derrière leurs ouvriers, un bâton à la main comme les garde-chiourmes, leur reprochent sans cesse de ne pas aller assez vite en besogne et les menacent sans cesse d'amendes.

C'est ce surmenage, sous la menace et l'injure, qui est la seule cause de l'accident.

Quelques minutes avant l'explosion, le contre-maître Foultier avait excité ses ouvriers à se presser : « Ceux des écoles vont plus vite que vous ! avait-il crié à son équipe. Montrez-leur que vous êtes capables de leur faire la pige. » Et les ouvriers s'étaient mis à taper comme des sourds sur leurs obus, sans penser au danger.

Tout à coup, au moment où le chariot qui transporte les obus faisait son sixième tour de roue, le croisillon, fro tant contre un fer, produisit une étincelle qui communiqua le feu à quelques grammes de poudre répandue sur le parquet.

Il n'en fallut pas davantage pour amener la catastrophe. Soixante quatre obus de 75 — et non pas cinq comme on l'a dit — éclatèrent coup sur coup. Sur les huit ouvriers de l'atelier, un seul fut à peu près épargné, le père Philippon qui, heureusement pour lui, s'était absenté quelques minutes pour aller aux water-closet.

Les ouvriers de l'arsenal gagnent 35 et 37 centimes l'heure pour affronter du matin au soir une mort horrible. Crovez-vous que les forçats qui autrefois, abattaient le dernier étai des vaisseaux prenant la mer, risquant leur vie contre la liberté, n'étaient pas mieux partagés que ces misérables travailleurs ?

Nom de dieu, c'est pas chérot, la viande à travail !

Sept sous de l'heure pour risquer de sauter sept fois par minute !

C'est une sacrée honte, nom de dieu !

Je voudrais voir nos bouffe-galette turbine à ce tarif. Eux qui trouvent que 25 balles ne leur suffisent pas à boulotter et qui s'alignent pour s'offrir une paye quotidienne de 40 balles, trouveraient dégueulasse de ne palper que sept sous de l'heure, en risquant de sauter à chaque instant.

Mais, comme de juste, ce qu'ils trouveraient bougrement mauvais pour eux-mêmes, ils le trouvent excellent pour les autres.

Quoi qu'il en soit, il y a une chose qui est hors de doute : le récit du bon bougre que les camarades viennent de lire fixe les responsabilités, en ce qui concerne la dernière explosion de Bourges — elle est un attentat administratif !

C'est l'asticottage des sacs-à-mistoufle qui est cause du malheur.

Ces sales garde-chiourmes, pour faire du zèle, ont surmené les prolos, les ont fait bûcher trop vite — et la pétarade en a été la conséquence.

—o—

Cette série d'explosions servira-t-elle au moins de leçon aux jean-foutre de la haute ?

Ah ouat ! Comptez dessus et buvez de l'eau !...

Tout comme avant, on continuera à fabriquer des explosifs qui, en vieillissant pétardent tout seuls ;

Tout comme avant on empilera cette sale marchandise dans les poudrières, à la six-quat'-deux ;

Et, tout comme avant, les garde-chiourmes, les directeurs et autres cliques, se moqueront de la sécurité des prolos autant qu'un général de la vie d'un trouffion et ils ne viseront qu'un résultat : produire vite !

Pour que ça change, y a qu'un joint efficace : c'est de foutre au rancard le militarisme et, en fait de poudre, se borner à fabriquer celle à punaises.



### Le percement du Simplon

Il n'y a rien de plus bougrement dur que les travaux de terrassement pour l'établissement d'une ligne de chemin de fer. Ce turbin devient tout à fait épouvantable quand il s'agit de creuser un tunnel.

Actuellement, en Suisse, on perce un tunnel sous les Alpes — on creuse le Simplon.

Presque tous les pauvres bougres attelés à cette besogne de galérien sont des italgos et les crapuleux entrepreneurs en profitent pour les exploiter dans les grands prix.

On nous raconte que, dans les temps anciens, quand un type avait commis un sacré méfait, au lieu de le condamner à mort on le condamnait au travail dans les mines — histoire de le faire souffrir davantage !

Aujourd'hui encore, en Russie, on envoie aux mines ce l'Oural les bons bougres de nihilistes et c'est un plus dur châtiement que la déportation en Sibérie.

Dans notre garce de société occidentale, il n'y a pas besoin d'avoir tué père et mère pour être condamné aux mines à perpète : il suffit d'être un prolo !

Le percement d'un tunnel a bougrement de ressemblances avec l'extraction du minerai ou de la houille ; donc, le turbin du Simplon est aussi affreux qu'on puisse l'imaginer.

Et les prolos qui y travaillent ne gagnent pas lourd, nom de dieu ! Ils palpent cinquante sous par jour, 3 francs, 4 francs au plus.

Si la croustille était à bon compte, proportionnée aux salaires, il n'y aurait que demi mal.

Mais, je t'en fiche ! Les gargotiers qui alimentent les prolos du Simplon sont les sacrés commerçants qui suivent les chantiers comme les requins suivent les navires : ces jeanfoutre n'ont qu'un dada, gruger, chaperder, voler — s'enrichir vite ! Peu leur importent les moyens.

Ainsi, les prolos du Simplon sont obligés de payer au moins 40 à cinquante sous de pension quotidienne, pour se procurer une pitance de famine.

Que leur reste-t-il, après cet écrémage aux pauvres bougres qui gagnent 50 sous ou 3 francs ? Il ne leur reste pas lourd en supposant qu'il leur reste quelque chose !

Les habitations sont aussi infectes que la croustille ; à Navers, à Brique et dans les deux ou trois petits patelins qui environnent les chantiers, les plus grandes chambres n'ont pas vingt mètres carrés de surface et, dans chacun de ces trous, couchent, en moyenne six ouvriers : ils roupillent sur une paille remplie de foin et chaque paille est sautée de plumard à deux prolos !

Ces malheureux exploités ont fini par la trouver mauvaise et il se sont fichus en grève. Mais, comme ils ne sont pas à la roue, qu'ils sont farcis d'ignorance, et que le turbin esquinant qu'il leur faut abattre les empêche de penser, les capitalistes n'ont pas eu de peine à les rouler.

Dès que la grève a éclaté, avant même que les prolos aient levé le petit doigt, les singes, d'accord avec les autorités ont fait rappliquer des troubadres.

Il y a vingt et quelques années, au percement du Saint-Gothard, la gouvernance suisse s'effrita un massacre en règle : les les grévistes furent canardés par l'armée suisse qui est. — ne l'oublions pas, foutre ! — la nation armée... Le dada d'Urbain Gohier !

Eh bien, ces cochons de gardes civiques tirèrent sur les grévistes avec aussi peu de scrupules que les lignards du 145° à Fourmies.

Les jean-foutre de la haute ont eu l'arrière-pensée de baptiser d'un massacre de prolos le percement du Simplon, — pour faire la pige au percement du Gothard ?

On pourrait le croire, mille marmites, car la nation armée rapliqua en quantité : il en vint de Brigue, de Naters, de Brégerberg ; encore un peu et il y en aurait eu davantage de fusils que de pioches !

Les singes n'eurent pas besoin de flingots pour rétablir l'ordre ; ils usèrent d'un procédé dont la crapulerie mérite d'être signalée :

Les deux grandes-sangsues, les jean-foutre Brand et Brandeau convoquèrent les prolos à une réunion de conciliation, dans les bureaux du chantier.

Cochonne de conciliation !

250 pauvres bougres s'aménagèrent et ils furent vite fixés sur ce que les exploiters entendaient par conciliation : ils furent introduits, un par un, dans le bureau où étaient réunis les autorités civiles, toute la gradaille militaire et les patrons.

En tombant au milieu de ces crapules, les turbineurs étaient aussi ahuris que s'ils étaient tombés dans la lune. Sans leur donner le temps de reprendre leurs sens, l'une des crapules, interrogeait le prolo d'une voix de rogomme :

— Etes-vous content du travail et du salaire ?

Et le turbineur, épaté par la prestance et les uniformes de ces tête-à-giffes ne savait quoi piper : il bredouillait et finissait par conclure qu'il n'avait pas à se plaindre.

Quand le défilé fut terminé, il n'y avait plus de grévistes ; à part quelques exceptions, tous s'étaient laissés concilier individuellement.

Donc, le travail a repris !

Ne perdons pas de vue, les copains, que cette scélératesse vient de s'accomplir en Suisse — un cochon de pays où la démocratie coule à pleins bords.

### Aveux d'un défroqué

Décidément, le métier de raticchon dégoûte de plus en plus. Il ne se passe pas de semaine qu'un enfroqué ne fiche sa sou-tane aux orties.

L'un des derniers défroqués, l'ex-abbé



Hautefeuille, vient, à propos de l'empaquetage Flamidien, de faire des déclarations caractéristiques à un journaliste :

Quand je suis sorti du grand séminaire, tout jeune prêtre, je croyais avec une sorte d'exaltation tous les dogmes dont on avait farci ma cervelle, mais, ce qui dominait en moi, c'était le désir de convertir les autres, une sorte de soif des âmes, un appétit de l'apostolat; si on m'avait dit à ce moment que ma foi si ardente croulerait devant l'examen des textes et des œuvres que j'allais servir, on m'eût plus qu'étonné; jamais je n'aurais voulu le croire, c'est ce qui est arrivé pourtant.

Comme poste de début, on m'avait placé à Notre-Dame de-Bon-Secours, qui est un sanctuaire votif, où défilent douze cents pèlerins par jour. C'est là ce qui a causé l'écroulement de mes croyances.

Tout de suite, j'ai eu à entendre de nombreuses confessions et j'ai vu l'âme catholique de trop près. Ce n'est pas beau.

J'ai vu tout de suite les commerces étranges entre les prêtres et leurs pénitentes, c'était trop. Puis j'ai été obligé de regarder dans cette paroisse de pèlerinages tout le trafic des curés qui vendent la religion par petits paquets: tout est détaillé, étiqueté, catalogué en chiffres connus, tout se fait pour de l'argent, les messes, les prières, les guérisons, les délivrances d'âmes, tout se vend.

J'ai une sorte de dégoût pour ce commerce des indulgences, des invocations et des prières. C'est alors que je me suis mis à réfléchir, à raisonner, à étudier les textes de plus près et je n'ai pas eu de peine à me convaincre de la fausseté de l'enseignement que j'avais reçu au grand séminaire. Je n'étais plus un ministre de vérité, j'étais un débitant de mensonges. Je ne croyais plus ce que je disais. Je ne pouvais plus honnêtement demeurer. Je suis parti.

— Quelle impression avez-vous ressentie le lendemain où vous avez eu quitté votre souane et abandonné votre église?

— Une impression de grande délivrance. Mais il faut un grand courage pour arriver où je suis. Songez qu'on affronte l'inconnu, la misère; que les indifférents vous railent, les amis vous repoussent et votre famille elle-même ne veut plus vous connaître.

Ainsi ma mère que j'adore, bonne et sainte femme, mais très catholique et me considérant comme irrémédiablement engagé dans le chemin de l'enfer, ma mère ne veut pas me revoir — j'espère qu'elle reviendra sur ses sentiments, mais malgré tout, si c'était à refaire, je le referais très résolument.

— Alors, vous ne regrettez rien?

— Non, je n'ai jamais éprouvé de remords, de reproches de ma conscience; au contraire j'éprouve une sorte de bonheur intime d'avoir recouvré ma liberté morale et de m'être évadé de l'église.

L'interrogeur pose ensuite au détroqué une question scabreuse; il veut lui tirer les vers du nez, à propos des femmes; très carrément, l'ex-abbé lui a répondu :

— Vous voulez me demander s'il n'y a pas une histoire de femme dans mon aventure? Vous n'êtes pas le premier. Je n'ai aucun embarras pour vous répondre: non. Si le côté féminin m'avait poussé, mais je serais resté dans le sacerdoce! Vous ignorez donc que les prêtres, en général, sont les polygames d'Occident.

Il y a des exceptions, j'en connais. L'ensemble est ce que je vous dis; un prêtre n'a pas une femme à lui; il en a plusieurs qui appartiennent à d'autres qu'il dirige et démoralise...

Et foutre, je comprends que cet ex-ratichon soit heureux de s'être évadé de l'église.

C'est un sacré métier que celui qui consiste à mentir continuellement, à abrutir ses semblables, à les souiller moralement, intellectuellement et... physiquement.

## INTOLÉRANCE GUESDISTE

Samedi dernier, à Puteaux, avait lieu une réunion emmanchée par les collectos. Chauvin, Viviani et Bénézech y devaient jaser.

Ce que c'est que de passer député! Il était un

bon fleu, ce sacré Bénézech, tout collecto qu'il soit, avant d'être expédié à l'Aquarium. Et le voici qui s'enlize. Il ne s'en rend probablement pas compte. — n'importe, il s'enlize!

Des copains du patelin voulurent profiter de l'occasion pour distribuer des vieux numéros de canards anarchos à la réunion.

Ah, malheur! On les a expulsés dar-dar! C'est ainsi que les collectos comprennent la liberté.

Que serait-ce s'ils tenaient la queue de la poêle!

## Grelots et Tocsins

### LA GRÈVE DES INUTILES

Air: Je le conserve pour ma femme.

I

Dans un pays que notre bon Reclus  
Ne cite point dans sa Géographie,  
Depuis hier les méchants sont exclus;  
Le peuple est libre, on le décrucifie.  
Les grands du jour, en fièvres d'équité,  
A leurs méfaits voudraient-ils faire trêve?  
Noël! Noël! voici la liberté,  
Monde nouveau, c'est ta natalité.  
Les inutiles sont en grève!

II

Dans cet endroit, les amis de la paix,  
Au fond des cieux, ont exilé la foudre  
Qui décimait les bataillons épais.  
Les pleurs de mère ont trop mouillé la poudre.  
Faut-il encore, pour cueillir des lauriers,  
S'entretenir quand la vie est si brève?  
Pour un Marceau, combien de Dumouriez.  
Un grand savant égale cent guerriers.  
Les inutiles sont en grève!

III

Ici la femme est un être sacré  
Epanoui dans la grande nature,  
Qui ne vend pas son corps rose et nacré  
Comme autrefois la folle créature.  
Chaque baiser se paye d'un baiser.  
Ainsi faisait, dit-on, notre mère Eve.  
L'humanité, d'amour veut se griser;  
Phryné, Laïs, peuvent se reposer.  
Les inutiles sont en grève!

IV

Valets des dieux, pasteurs, prêtres, rabbins,  
Ne chantent plus leur énervants cantiques;  
Les procureurs ainsi que les robins  
Egalement ont fermé leurs boutiques.  
Rats de prétoire et soutiens des autels,  
Rongeurs par qui notre budget se grève,  
Las de prêcher, les sceptiques mortels,  
Sont remontés aux célestes castels.  
Les inutiles sont en grève!

V

Nobles d'antan, potentats du manoir,  
Rois détronés à qui le trésor manque,  
Vos successeurs, barons en habit noir,  
Pour parchemins ont des billets de banque.  
Ces loups-cerviers que l'on croyait ardents  
Ont disparu, tel fut un mauvais rêve.  
Bourgeois poussifs, financiers, prétendants  
Craignent le gueux quand il montre les dents.  
Les inutiles sont en grève!

VI

Mais dites-nous, allez-vous me crier,  
Où donc est-il ce pays de Cocagne?  
Il est tout près, au fond de l'enfer  
De tout penseur que l'espoir accompagne.  
Le mal dont souffre, amis, le genre humain  
Touche à sa fin; comme un abcès il crève;  
Nous avons fait les trois quarts du chemin.  
Encore un pas et nous dirons demain:  
Les inutiles sont en grève!

EDOUARD LEGENTIL.

## L'Anarchie

### à travers les âges

Sous le titre, LETTRES DE NOBLESSE DE L'ANARCHIE, A. Delacour vient de publier, dans les éditions de la REVUE BLANCHE, un bouquin intéressant.

Par exemple, pourquoi acoquiner « noblesse » et « anarchie »?

Ça va autant ensemble que l'eau et le feu.

Mais voilà, Albert Delacour n'est pas un anarcho ordinaire — c'est un mystique qui croit en Dieu et peut être au diable.

Je sais bien qu'en cinq sec, bibi et quantité d'autres bons fleus, peuvent démontrer à ce bougre-là que si l'on admet Dieu, c'est-à-dire le gouvernement dans le ciel, il est difficile de ne pas l'admettre sur terre: l'organisation de la société humaine n'étant qu'une copie plus ou moins mouche, de notre conception de l'univers.

Delacour nous laissera user notre salive et nos arguments et nous objectera: « Et s'il me plaît à moi de m'étiqueter anarcho mystique? N'en ai-je pas le droit? »

Certes, oui! Donc qu'il continue...

Ouvrons son bouquin, il est farci d'histoires intéressantes. On y voit que l'idée anarchote n'est pas si jeune qu'on se l'imagine; elle est contemporaine de l'idée de révolte — et l'idée de révolte a germé le jour où des roublards et des costauds ont imposé leur autorité à des faibles et à des naïfs.

La Bible nous indique que le premier anarcho fut Satan: il se révolta contre Jehovah le huitième jour de la création. Dieu voulait conserver les êtres humains dans l'abrutissement perpétuel; Satan s'amena et dit à Eve: « Ne fais donc pas ta Sophie! Tu vois bien que ce grand mec vous tient sous sa coupe: bouffe des fruits de l'arbre de la science, apprend à raisonner et tu pourras faire la nique à ton Dieu... »

Eve eut le nerf de se laisser tuyauter par Satan!

Ce fut tant mieux!

Depuis lors, dans toutes les sociétés: celles de l'Inde, de la Chine, de la Grèce, de Rome, de partout, nom de dieu, les anarchos ont fourmillé.

Ainsi, en Italie, à peu près deux cents ans avant que Jésus ne fit des galipètes en Galilée, il y eut la conjuration des Bacchanales qui fut bougrement épatante. Turellement, l'anarchisme de ce temps était farci de mysticisme, c'était excusable vu l'époque:

Des missionnaires errants, rêveurs échappés des sanctuaires de la Grèce en décomposition, allaient porter dans toute l'Europe les doctrines sociales mal connues de la religion mystérieuse de Bacchus. L'un d'eux vint en Italie. Tite-Live nous le dépeint comme un homme de casse extraction, ignorant des arts de la Grèce: il n'avait pas sucé le miel falsifié des sophistes, et son corps, au lieu de cette vigueur athétique qui charmait les vieux Romains, était paré de la mollesse allanguie du Bacchus populaire. Il connut la matrone Annia Paculla et s'en fit aimer: c'était une grande femme de Capoue, que le sort avait élue pour l'année présidente des confréries de Vesta où n'entraient alors que des femmes de qualité.

Un jour Annia vint déclarer qu'elle avait été visitée par un dieu et que les immortels lui avaient révélé de quelle manière ils entendaient être honorés. Tout d'abord, il fallait briser les obstacles artificiels entre les classes, sexes, et convier à l'initiation toutes les bonnes volontés.

Bien vite, les confréries se transformèrent en orgéons; une cotisation fut exigée de tous les membres et, grossie de dons volontaires des plus riches se constitua une caisse commune, confiée à la garde de délégués, et assurant, toutes les nuits, aux membres de l'association, une table servie et un lit dressé; et comme nulles conditions de rang, de nationalité ou de morale n'étaient imposées aux postulants, les conversions ne se firent pas attendre. On se réunissait la nuit, à l'écart, à Rome, non loin du Tibre, dans le bois de Simila, aménagé jusque dans son sous-sol pour servir à la fois de temple aux



initiations; de salle de banquets et de conférences, d'arsenal en vue des expéditions, et à l'occasion même, suivant les cas, de sûr refuge ou d'in-pace.

Les néophytes étaient introduits par les prétendus prêtres dans des lieux secrets et bien gardés, donnant sur le fleuve, tout ruisselants de lumière et résonnant du son joyeux des flûtes et des cymbales, où s'offraient à leurs yeux le tableau de ce bonheur facile et sans vergogne qu'ils devaient donner à l'humanité.

Là, on leur enseignait qu'il n'y a d'autre dieu que Bacchus ou Liber, « à la fois celui qui féconde et affranchit », la vie intarissable et éternelle dont tous les hommes, maîtres ou esclaves, sages ou criminels, citoyens ou étrangers, ne sont que des manifestations équivalentes et passagères : « L'homme, s'écriaient les nouveaux prophètes, est toujours bon et saint, lorsqu'il s'abandonne aux aspirations infaillibles de l'instinct universel, conformant toute sa vie aux devoirs sacrés de l'affection mutuelle et de l'amour égalitaire. »

Un serment était proposé aux néophytes : « Je jure de travailler à l'affranchissement de l'humanité; de ne rien distraire au patrimoine commun à tous, ni mes biens, ni mon amour. Je jure de mépriser toutes les lois, toutes les institutions qui oppriment l'homme et le pervertissent, mariage, famille, patrie, société. Et dans la conquête du bonheur universel, rien ne me paraîtra coupable, ni la rapine, ni le meurtre, ni le sacrilège. »

Dès le début du deuxième siècle avant notre ère, les orgéons de l'Italie centrale étaient déjà organisés et n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour détruire la société et organiser le bonheur universel.

En 198, avant Jésus-Christ, ils résolurent d'agir.

Les sociétés du Latium et de l'Etrurie décrétèrent la révolte : on devait s'emparer d'abord des colonies latines de Séties, Norbes et Sirceies, à la faveur d'une fête, massacrer tous les citoyens, incendier les villes, et, précédés d'épouvante, marcher sur Rome, tandis qu'au signal, les orgéons étrusques prendraient les armes, occuperaient Préneste et tendraient la main à leurs frères...

Mais, va te faire foutre! Comme dans toutes les conspirations; il y eut des casseurs de sucre qui avertirent les autorités : les conjurés furent battus en plusieurs endroits.

Ce ne fut pas la fin : pendant une dizaine d'années, les anarcho-travailleurs se constituèrent leurs forces et, ce coup-ci, ils étaient arrivés à être tellement puissants que Rome allait tomber en déconfiture quand une nouvelle dénonciation fit tout rater. Ils avaient pourtant bien manœuvré.

Le vol savamment organisé et sur la plus vaste échelle assurait à la caisse commune des ressources toujours grossissantes : les conjurés ne pratiquaient point la forme grossière du cambriolage, bien peu productive alors que la fortune mobilière consistait presque exclusivement en troupeaux d'esclaves; mais près de l'orgéon fonctionnaient des offices qui fabriquaient de faux testaments, et recrutaient de faux témoins pour en attester l'authenticité.

Et cependant des catastrophes mystérieuses; les statues des dieux brisées, des bruits habilement semés, de menaçants prodiges entretenaient dans Rome et l'Italie une fièvre, la crainte permanente de périls invisibles qui énervaient peu à peu les pouvoirs publics, agitaient le peuple, l'accoutumant pour l'heure où viendrait le péril suprême à douter de la bienveillance des dieux.

Vers l'année 186, la conjuration était forte plus que jamais. Les pauvres, les esclaves, la population des villes accouraient en foule, offrir aux orgéons leurs bras robustes et leurs maigres pécules; des riches, des heureux se mêlaient à la foule des déshérités par curiosité, peut-être pour des blessures d'orgueil et d'ambition fréquentes dans cette société romaine si passionnée de la tradition et des lois; surtout des femmes enchantées de ces rêves d'émancipation, où elles rêvaient de s'asservir les hommes.

Encore une dénonciation! Et les révoltés furent pris en fourchette, massacrés sans pitié.

Ceux qui purent s'échapper, se réfugièrent en Apulie et là, dans les montagnes de l'Apennin, ils firent appel aux esclaves et organisèrent le régime nouveau. Durant les derniers mois de l'année 186 et les premiers mois de l'année 185, ils se maintinrent dans les pâturages publics, c-

cupant les routes et coupant les communications.

Ils finirent par être écrasés par l'armée de l'ordre!

Il y avait d'ailleurs des Gallifet qui savaient y faire : l'un de ces monstres, de mêche avec le Foutriquet de l'époque, en une journée, fit massacrer six mille bons bougres et bonnes bougresses.

## Les Flamidiens

Des couillens ont la naïveté de douter encore de la complicité des porcs enfroqués dans toutes les malpropres histoires de viol et d'empaquetage.

Ceux-là en ont une sacrée couche! Ils s'imaginent que les Flamidiens sont des écœurantes exceptions.

Pas vrai, nom de dieu! Tous les ensoutanés, ou presque tous, sont des porcs.

Il n'y a qu'à reluquer toutes les manigances de l'engeance noire pour sauver Flamidien; au lieu de le rejeter, kif kif une brebis galeuse, et de baver : « Ce monstre a déshonoré notre soutane! » les jésuites le proclament innocent et martyr.

Pourquoi ça?

Parce que tous les ensoutanés sont complices.

La racaille noire a peur que Flamidien, s'il se voyait lâché, se fiche à casser du sucre sur ses copains du couvent de la rue de la Monnaie et entraîne toute la séquelle enfroquée sur les bancs des tribunaux.

Mince de chapelet!

Pour éviter cette tuile, toute la jésuitaille soutient Flamidien et fait des pieds et des pattes pour l'innocenter.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on assiste à des manigances crapuleuses de ce calibre.

Voici un échantillon qui prouvera que mon jaspinage n'est pas une invention en l'air :

En mars 1879, la cour d'assises de la Haute-Garonne jugeait un nommé Auguste Bavery, en religion frère Séraphin. Ce scélérat qui était directeur de l'orphelinat agricole de Notre-Dame-des-Rochers, près de Luchon, s'était créé un sérail de mignons avec tous les jeunes gens qui lui étaient confiés. En souillant les enfants, il leur inoculait une sale maladie dont il était pourri.

Or, ce pédé en soutane avait été condamné déjà sous trois pseudonymes et en trois endroits différents : à un mois de prison sous le nom de frère Gonzalès, à trois mois sous le nom de frère Aurélius, et à trois ans sous le nom de frère Oppède.

Après avoir subi cette dernière peine, il s'était bombardé « frère Séraphin » et ses supérieurs, afin de lui éviter de nouveaux avaros, ne le placèrent dès lors que dans des orphelinats.

Là, les victimes n'ayant pas de parents pour se plaindre des cochonneries de l'ignoble porc, le frère Séraphin, ex-Oppède, ex-Aurélius, ex-Gonzalès, put s'en payer à gogo. Il sodomisa dar-dar!

Ce monstre demeura quinze ans à l'orphelinat de la Madeleine, à Marseille. Il dut s'en passer des horreurs, dans cette turne!

Enfin, pour éviter un nouveau scandale, on le déplaça. Mais, va te faire foutre! Son dernier déplacement ne lui porta pas chance : les viols qu'il commit à Notre-Dame-des-Rochers s'ébruitèrent, les marchands d'injustice durent intervenir et le scélérat fut condamné aux travaux forcés à perpète.

—o—

Il y a des types qui ont cherché des binaises pour empêcher les goretts ensoutanés d'assouvir leurs sales passions. Il y a quelques années, le conseil général de la Corrèze souhaitait qu'on les empêche de se foutre des sobriquets et il émit le vœu suivant :

*Le conseil général, considérant que les noms d'emprunt adoptés par les congréganistes sont un obstacle sérieux à toutes les recherches et poursuites judiciaires nécessitées par les actes d'immoralité dont se rendent trop souvent coupables les membres de ces institutions;*

*Emet le vœu qu'il soit interdit par une loi aux congréganistes, de prendre un nom autre que celui de leur famille.*

Ces dernières semaines, un député, Gervaise,

a repris cette idée et veut qu'on fasse une loi dans ce sens.

Ça fera autant que de foutre un cataplasme à la tour Eiffel.

En fait de vues pratiques — en attendant l'échenillage complet — il n'y a, pour réfréner les goûts violents et solitaires des enfroqués, que mon système de vraiment pratique :

Qu'on les châtre!

—o—

Maintenant que l'opinion publique est un tantinet en éveil, on constate qu'il ne se passe quasiment pas de jour sans que, ici ou là, un Flamidien soit découvert.

Voici la série de ces derniers jours :

Le père d'un gosse de sept ans, qu'on abrute dans une cafardière de Blois, s'aperçut que le cher frère prenait avec le gosse des libertés plus que suspectes.

Il alla trouver le directeur et celui-ci, de concert avec le porc incriminé, joua une comédie de larmes et de supplications. Le père, qui est sous la coupe des jésuites, car il turbine dans une boîte de cafards, se laissa embobiner et il promit de ne pas piper mot, à condition que le saligaud serait fichu à la porte.

L'histoire s'ébruita quand même, les juges intervinrent — mais trop tard! Le violeur s'était éclipsé.

Et de deux : à Béziers, on a foutu le grappin sur un autre cochon, Edouard Dupont, vicaire à la cathédrale et qui s'offrait les enfants de chœur.

Et de trois : au Puy, vient de passer à condamnation l'ignorantin Joseph Edwards, de l'orphelinat Saint-François Régis, qui perche à La Roche-Amand. Il était accusé d'une kyrielle de cochonneries sur les gosses de la boîte et il s'en est tiré avec 18 mois de prison.

Et de quatre : à Villeurbanne, près de Lyon, un ignorantin de l'école de Saint-Fons faisait son petit Flamidien et souillait les gosses. Quand la police a voulu lui foutre le grappin dessus, le porc s'était tirefluté.

Et de cinq : en Hollande, un gorille de l'abrutisseur de Sid-rbueren a souillé une dizaine de gosses. Les journaux hollandais racontent que ce salaud opérait à la classe même, devant les écoliers.

Nom de dieu, voilà un saint qu'on devrait coller dans le calendrier crétin, juste à côté de Flamidien!

—o—

Est-ce tout? Ah ouat! Ah ouat! J'en passe forcément : il faudrait avoir trente-six paires de quinquets pour n'en pas oublier.

Ce qui est à signaler c'est que ces mœurs ignobles, un fois acquises, se conservent, même quand le salaud plaque le froc.

En voici deux exemples :

Au comptoir correctionnel d'Amiens, un ex-frère mariste, Dumont a ramassé un an de prison pour avoir souillé un gosse de quatorze ans qui était apprenti dans une maison de confection où lui travaillait. Ce porc avait dû se défroquer à la suite d'une première condamnation que lui avait collé le tribunal d'Hazebrouck, pour avoir à moitié assommé un élève.

Un autre macaque de même calibre est un instituteur de Pin-en-Mauges, en Maine-et-Loire qui s'est fuité avec une gosseline de onze ans.

Toutes les Croix ont fait du bouzan autour de la disparition de ce maître d'école, dans l'espoir de faire croire que les laïques sont aussi infects que les ensoutanés. Mais ce que les jean-foutre ont oublié de dire c'est que cet animal est un produit des établissements congréganistes de Maine-et-Loire et que le conseil cipal du Pin l'avait choisi à cause de sa piété. Ce n'est donc pas un laïque, mais un jésuite de robe courte!

—o—

Tout ce que je viens de dégoiser prouve que les trous du cul qui sont assez maboules pour expédier leurs gosses dans les abrutisseurs cafardiers, sont des criminels, car ils veulent leurs enfants au viol... et peut-être à pire!

Ça prouve aussi que, tant qu'on ne sera pas assez à la hauteur pour foutre au rancard la vermine noire, il n'y a qu'un joint pour enrayer leurs saloperies :

C'est de les chaponner!

## Solidarité

Il y a quelques semaines, je racontais que le copain vendeur de Liancourt a pris l'initiative de confectionner et d'offrir de temps à autre, au grand œil, une paire de ripatons à tel ou tel des camarades vendeurs au Père Peinard.

Le copain G d'Amiens vient de recevoir de



i une paire de ripatons qui le chaussent comme un gant. C'est des ribouis à hauteur, cousus main et qui facilitent bougrement le colportage.

Si un roussin en recevait la pointe dans l'œil — de derrière — ça l'aveuglerait en plein ! C'est une bonne binaise, d'effective solidarité, que pratique le camaro ; il est à souhaiter que son exemple soit suivi.

## BABILLARDE ABBEVILLOISE

Charles Bignon, maire d'Abbeville, a eu une jeunesse austère. Aujourd'hui, il est de mœurs rigides. Il n'a succombé à aucune des faiblesses qui entraînent les hommes ordinaires. Il n'a pas eu de bâtards, et ne s'est jamais roulé dans l'adultère avec les femmes des politicards de son monde.

Un tel birbe se donne le droit d'être sévère ; il l'est... jusqu'à la cruauté.

Comme il est sans péché, il jette la première pierre et il écrase... sans pitié.

Son but ? Il prétend extirper le libertinage de sa ville.

Abbeville compte cinq claques et une quantité considérable de maisons de passe.

Oh mais, la pestaille du pudibond Bignon ne part pas en guerre contre ces boîtes ; elle ferme les yeux sur tout ce qui s'y passe.

Existe-t-il donc un lien mystérieux entre la flicaille et les patrons de ces bouillons ?

Ce qu'il y a de sûr c'est que cette engeance laisse faire.

Je ne blâme pas ; je constate !

Les rigueurs ordonnées par le maire s'appliquent à des catégories très distinctes :

Primo, aux femmes qui ont pour amis des fils de conseillers cipaux.

Deuxièmement, à celles qui donnent de l'ombrage aux belles madames en leur chipant leurs amis ou leurs maris.

Troisièmement, à celles qui « reçoivent » chez elles au lieu de donner asile dans les boîtes connues de tout le monde sauf du quart-d'œil et de ses acolytes.

La pestaille procède de la façon suivante :

La personne qu'elle veut séquestrer illégalement à l'hôpital, reçoit avis de se présenter au bureau de police. Elle s'y rend sans défiance. Là on l'accuse d'avoir communiqué une maladie vénérienne à un homme qui l'a dénoncée.

La malheureuse proteste de son innocence.

Le roussin insinue que la démonstration est toute simple : il suffit de se laisser examiner par un médecin.

Après hésitation, la victime consent.

Le vise-au-trou, d'accord avec la police, déclare que la femme est malade quand bien même elle est saine.

Incarcérée à la Miséricorde, un autre docteur l'examine. Il reconnaît qu'elle n'est pas malade et il renchérit sur la crapulerie en la conservant détenue un mois, deux mois, trois mois et plus.

Il n'y a de limites que son bon plaisir !

Sur dix pauvres bougresses ainsi arrêtées par la police, huit ne sont pas malades et sont, par conséquent, séquestrées arbitrairement.

Comment qualifier l'action de ces docteurs qui délivrent de faux certificats ?

Car, il n'y a pas à tortiller, un billet d'hôpital est un certificat !

Oh, ils ne craignent rien, la loi est faite pour les riches contre les pauvres. Eux sont riches, ils comptent parmi les oppresseurs.

Leur conduite n'est pas irréfléchie, elle est tout ce qu'il y a de plus tirée de longueur.

Lorsque le médecin traitant constate que son confrère de la police lui a envoyé une femme non malade, il la conserve détenue au moins un mois, parce que, au bout de ce temps la victime de ces cafards ne peut plus faire constater qu'elle était saine le jour de son entrée à l'hôpital, on lui répondrait : « Vous êtes guérie ! » et le tour serait joué.

Les jésuites sont habiles !

Je cite un fait :

Mme X., femme divorcée, fut appelée à la police et internée à l'Hôtel-Dieu.

Était-elle malade ?

Je n'en sais rien. Peut-être avait-elle quelques fleurs blanches ? (80 p. 100 des femmes dites honnêtes en sont atteintes).

Mme X. fut conservée à l'hôpital pendant trois mois et demi parce que les bonnes sœurs d'accord avec la famille voulaient la faire entrer dans un couvent.

Pendant six semaines, le docteur qui la maintenait détenue, ne vint pas une seule fois l'examiner ! Elle était guérie et il la gardait pour bri-

ser son énergie par une longue détention et la rendre plus souple aux volontés de la cléricaille qui voulait l'embéguiner.

Mme X., après ces trois mois et demi de séquestration arbitraire, sortit de l'hôpital le 11 février, et fut dirigée sur Boulogne-sur-Mer, dans un couvent.

Restons en là, pour aujourd'hui.

GUERDAT.



### L'homme aux oreilles cassées

Villers-les-Mareuil. — Lorsqu'on concède une parcelle d'autorité — si petite soit-elle — à un homme, il n'y a pas d'erreur : il en abuse !

Le baron de H. fait surveiller ses propriétés par un garde particulier.

Cet animal rencontra une pauvre bougresse qui ramassait du bois ; il la menaca d'un procès-verbal. La femme implora. Le salaud promit son indulgence, à condition qu'il serait indemnisé — en nature.

Rendez-vous fut pris pour le soir.

Au moment où le garde s'approchait de sa victime pour la bagatelle, celle-ci, prise d'un sentiment de révolte et de dégoût, avança la main, comme pour le caresser, mais, va te faire foutre ! elle le saisit par les deux oreilles et en un mouvement convulsif elle les lui tordit dans les grands prix.

Le représentant de la loi fut tellement mal accommodé qu'il en clampa dans les quarante-huit heures.

Qui s'y frotte s'y pique !

Il fut sévèrement puni d'avoir abusé de son autorité pour violer une pauvre bougresse.

Si toutes les ouvrières qu'un sac-à-mistouffles, un singe, ou quelque malpropre de même farine veut s'offrir en vertu de sa fonction, étaient traités de même façon, le droit de cuissage serait vivement démodé.

### Frasques de ratichons

Saint-Pardoux-Latour est un petit patelin du Puy-de-Dôme, bougrement pittoresque et où la vie aurait son charme si les robes noires des ratichons ne gâtaient pas le paysage.

Les enfroqués de l'endroit prêchent en chaire contre les parents qui envoient leurs filles à la ville : « elles partent pleines de vertus et reviennent pourries ! » bavent-ils.

En réalité, ils sont jaloux de voir les filles partir ; ils préféreraient les conserver pour eux afin de leur inculquer... les vertus crélines.

Ils ne s'en privent pas, d'ailleurs, puisqu'en les enfroquant, on a négligé de les châtrer. Ce qui est triste, c'est que nul ne rouspète : ni les jeunes, ni leurs amoureux, ni les parents !

Autre chose : l'autre dimanche, à la sortie de la messe, un pauvre putoin a voulu vendre sur la place du village des images sur le Flamand de Lille. Voilà que le ratichon est sorti de sa boîte, en surplus, et s'est foutu à agoniser le camelot : « Je vous défends de vendre ces saletés ici ! »

Un trou du cul de conseiller cipal a renchérit sur la bave du curé et a excité les andouillards contre le camelot ; sans quelques jeunes fistons qui se sont interposés et ont crânement pris sa défense les crélines auraient lapidé le camelot.

Ce qui est triste, c'est qu'il n'y a pas qu'à Saint-Pardoux où les ratichons aient une telle puissance !

### Au bain Secréstan

Beuzeval. — Il a tévissé son billard, ce grand exploiteur. Donc, plus la peine de causer de lui ; que les asticots le bouffent en paix !

Turellement, ses ouvriers ont dû lui offrir une couronne ; on a fait des collectes forcées dans les ateliers et on a récolté près de cinq cents balles.

Dernièrement, pour un pauvre prolo qui a été deux mois malade, l'on a ramassé tout juste trente-sept balles pour venir en aide à sa fa-

mille.

Voilà qui ne prouve pas en faveur des turbineurs de ce bain, nom de dieu ! Ils casquent pour une couronne au singe et ils sont pingres pour donner à boulotter à la femme d'un copain.

Mais, si le vautour Secréstan a disparu, on n'en peut pas dire autant de l'exploitation.

Le directeur du bain est toujours là et il a oublié qu'il vint au pays en savates. En voilà un à qui plus d'un ouvrier paierait une couronne bien volontiers...

Insolent avec les bons bougres, il les traite de tout, les agonise de sottises — et il ne faut pas piper mot !

Outre l'exploitation directe, il y a le truc de la cantine où s'engouffre presque toute la paye des prolos.

Il y a près d'un demi-siècle que cette volerie est abolie en Angleterre, grâce à l'énergie et à la rouspétance des turbineurs qui exigèrent le paiement en galette.

En France, nous sommes tellement nigouilles qu'on se laisse plumer de toutes les façons — et on ne pipe pas mot !

C'est la parenté du directeur qui tient la cantine du bain Secréstan ; on y fournit le pain, l'épicerie et je ne sais plus quoi.

De la sorte, les prolos sont dans l'esclavage complet, Malheur à qui protesterait ! Celui qui croit qu'on lui a allongé la note et marqué à la forchetle n'a qu'à faire le mort, sinon, il serait saqué !

### Défense de penser !

A Saint-Remy-sur-Avre, un petit endroit, dans l'Eure, les ciboulots se dégrasent chiquement, au point que les chameaucrates en ont la trouille.

Une taulée de bons fleux avaient pris l'habitude de se réunir pour faire la causette et se commémorer leurs idées révolutionnaires.

Certains mecs, aussi feignants que dégoûtants ont été casser du sucre aux patrons, clabaudant qu'une « société anarchiste » d'ils ne savaient quelle espèce, était fondée.

Turellement, ça a donné la colique aux ventrus qui, à leur tour, ont été chialer à la police.

Le pire de tout, c'est qu'un des cochons de mouchards volontaires (on ignore qui) a cité des noms et il y a eu des gas fichus à la porte.

Il paraît que 70 bons bougres ont été signalés dans la comuune.

Nom de dieu, si pour ramener le calme dans leurs tripes, les exploiters renvoient cette bande, ça pourrait bien avoir un résultat opposé à celui qu'ils guignent : augmenter le grabuge, loin de ramener le calme !

(12)

## CLOVIS DÉCEMBRE

PAR

LOUISE MICHEL

La baronne ne put se consoler de perdre sa victime qu'en épousant, pour le tourmenter, un vieux comte dont elle se débarrassa ; heu-reusement pour lui qui souffrait de mille infirmités, et malheureusement pour elle qui finit par un accès de rage après une condamnation à perpétuité.

Peut-être, si elle ne fût pas morte, l'abbé Maxime, toujours persuadé de la sainteté de la dame, eût réussi à la faire gracier ; il s'en consola en entreprenant une campagne pour sa canonisation comme martyre.

### Epilogue

Lorsqu'au 4 septembre, la République ouvrit les prisons de l'Empire, il en sortit, parmi d'autres victimes, un homme oublié depuis de longues années, exténué de misère, à la face amaigrie, sur laquelle brillaient deux yeux fulgurants, son front surplombant comme un



Roche: ses membres difformes s'étaient tordus, sa figure avait ce cachet terrible d'une menace implacable et, tendant son bras auquel pendaient d'informes haillons, il rugit d'une voix tonnante le cri qui s'élevait dans tout Paris: Vive la République! C'était Jacques Nicole.

Jacques Nicole qui tomba dans les bras de ses amis, de son fils Clovis Décembre, de sa fille Yseult.

La guerre, le siège le trouvèrent debout, le vieux infatigable! la Commune le trouva toujours, les jours de Mai l'emportèrent comme tant d'autres.

Lorsqu'au Père-Lachaise, on ne fut plus que ceux qui n'en devaient jamais sortir, enveloppés de tous côtés, n'ayant plus de cartouches et diminuant toujours de nombre:

— En face! s'écria Jacques Nicole; en face, pour mourir!

Et, tirant leurs derniers coups de fusils, ils se dressèrent, les lions! contre presque toute une armée.

La fumée les enveloppa un instant, un grand cri: Vive la Commune! monta plus haut que ne tonnait la mitraille et tout fut terminé.

Jonas, Clovis Décembre, Jacques Nicole, Tiberius Stephen, étaient couchés par terre dans une mare de sang; avec eux une toute jeune fille avait hardiment fait le coup de feu, avec eux elle était tombée, son sang s'échappait par une large blessure.

Ce sang glacé, baignant le front de Clovis, l'éveilla, il n'était pas frappé mortellement; d'abord il voulut reposer de nouveau sa tête sur la terre; la défaite, la mort de tous ceux qu'il aimait n'était-ce point assez?

Une pensée plus haute lui donna le courage de vivre.

— C'est lui qui passe là-bas! dit le père Mabile en nous racontant pour la première fois cet épisode.

Je ne sais ce qu'est devenu Clovis Décembre, peut-être peut-être le reverrons-nous un jour.

Quant à Malzieux et Mabile nous ne les reverrons plus.

Pierre Malzieux s'en est allé de l'autre côté de la vie en volontaire; il ne voulut plus y rester quand on lui eût dit qu'il était trop vieux pour le travail; pourtant, il forgeait toujours avec de bons bras et surtout un cœur vaillant; pourtant aussi les amis ne lui manquaient pas; les hommes de Juin, c'est comme cela! ils sont rudes à la besogne, rudes aussi pour eux-mêmes, le cœur tendre comme des enfants.

Nous en avons quelques-uns par nous, c'étaient les plus doux, ces forts vieillards aux bras musculeux comme c'étaient les plus robustes.

Là bas, dans sa forge qu'il avait bâtie lui-même, Malzieux nous faisaient avec de vieux bouts de fer, des choses superbes; il me souvient d'une petite serpe avec laquelle j'allais dans la forêt et qui me faisait rêver des chênes gaulois à travers les bois du Nouveau-Monde et de tant d'autres choses.

Mabile s'était fait à Tindu une case en terre qui ressemblait à ce qu'il nous racontait de Jonas, il y avait l'attirail du chercheur dominant des gamelles du déporté.

Son jardin était une conquête sur le marais; il l'avait de tous côtés entouré d'un mur de grosses pierres dont il était très fier; quand les sauterelles n'avaient point encore paru il y avait là de grandes quantités de fèves de patatis et de tomates dont les chèvres étaient friandes.

A la fin, il était devenu si maigre le pauvre vieux, que ses omoplates se dessinaient sous la blouse de toile comme les bras d'un portemanteau.

Le retour lui fut fatal, comme à bien d'autres, surtout aux vieux: il est mort à l'hospice.

Je suis loin de Clovis Décembre. Pourquoi laisser courir la plume sur toutes ces choses qui ne sont plus d'actualité peut-être.

Après tout pourquoi le lecteur ne s'intéresserait-il pas à une page vécue.

Malzieux, Mabile et vous aussi, les autres morts, un souvenir en passant à défaut de l'immortelle qu'on prenait pour les tombes aux cotonniers sauvages.

FIN

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les déposataires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Attention, les bons bougres!

Réclamez partout

## L'ALMANACH

DU

## Père Peinard

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'almanach: 0 fr. 25

franco: 0 fr. 35

## Communications

## Paris

— Les Sauvagistes (groupe d'études de la nature). Tous les mardis, réunion à 9 h. du soir, salle Jules boul. Magenta, 6.

Causerie sur l'homme et la nature.

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5 rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Solidarité des Trimardeurs, réunion tous les mercredis soirs, à 8 heures 1/2, Maisons Battendier, 48, rue Curial et permanence pour les camarades sans travail, tous les soirs, à 7 heures.

Les camarades qui connaissent des emplois quelconques sont engagés à en aviser au plus vite F. Cuisse au bar, 48, rue Curial.

## Banlieue

SAINT-OUEN. — Réunion des camarades le samedi soir à 8 h. 1/2, salle Ansel, 8, rue de la Chapelle.

Causeries et discussions sur les questions sociales.

SAINT-DENIS. — La « Pensée Nouvelle », groupe d'études scientifiques et littéraires, tient ses réunions le jeudi soir à 8 h. 1/2, 86, rue de Paris.

Causeries et lectures.

AUBERVILLIERS. — Solidarité des trimardeurs. — Tous les libertaires des Quatre-Chemins sont invités à la réunion du 1<sup>er</sup> avril chez Langlois, 5, rue des Quatre-Chemins.

Les Camarades de Saint-Ouen et Saint-Denis sont priés d'envoyer un jou deux copains.

## Province

LA RÉOLE. — Les libertaires réolais et de la banlieue se réunissent tous les samedis chez le camarade Lanoire, cafetier, Grande-Rue.

Brochures et publications diverses sont mises à la disposition de la jeunesse qui veut s'instruire. Tous les jours on y lit le *Journal du Peuple*.

NICE. — Les camarades qui désirent lire des brochures libertaires peuvent s'adresser au camarade Fayolle Marius, 10 rue Lascaris.

CHARTRES. — Les libertaires de Chartres se réunissent le samedi à 8 h. 1/2 au restaurant du Pont de Mainvilliers (ancienne maison Dubosc).

Les nouveaux venus sont invités.

Demander le camarade Nauggat.

BEUZEVAL. — Le P. P. est en vente au café de Colombel, rue des Bains.

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve le matin de 6 h. 1/2 à 8 heures, bar du Terminus Hotel, à midi 1/2 et le soir, à 9 h., bouillon Duval, derrière le grand temple, de 4 h. à 4 h. 1/2, rue Cotelier, 6.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Ruatménil, vend toutes les publications libertaires.

AMIENS. — Gosselin, 34, rue de la Somme, vend le P. P. et toutes les publications libertaires.

— Groupe d'études, tous les samedis soir, au Cent de Piquet, faubourg de Ham.

Urgence.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

CHALON-SUR-SAONE. — Quelques bons bougres viennent de fonder une bibliothèque libertaire. Ils font

appel à tous ceux qui sont d'accord avec eux sur ce point.

Faire parvenir bouquins et revues au camarade Guillon, tailleur, avenue Boucicaut.

ROUBAIX. — Réunion du groupe tous les mercredis, à 8 h. 1/2, chez Edmond, à la Fosse-du-Chêne.

TOURCOING. — Réunion du groupe tous les dimanches matin à 10 h., rue du Moulin, au local habituel.

TROYES. — Montperrin, 52, rue de la Monnaie, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libéraire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

## Petite Poste

H. Evreux. — C. Blois. — P. Briulles. — T. Périgueux. — N. Sens. — A. Niort. — K. Gray. — C. Combré. — O. Toulon. — G. Scatouville. — V. S'-Claude. — N. Villecejjane. — Coop. Lyon. — B. Dorignier. — A. Estagel. — S. Karlusche. — V. Marseille. — S. Roubaix. — T. Tournes. — B. Denain. — B. Gallargues. — G. St-Denis. — D. Montluçon. — H. Angers. — C. Lille. — P. Bordeaux.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

## Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 2 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées: Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0.10, franco les deux 0.25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELCSROS, par Rainaldy.

CHANSONS ILLUSTRÉES, av. musique.  
DEUX RONDS chaque

1. LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS.

2. LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto.

3. JE N'AIME PAS LES SERGOTS.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués

Le gérant: L. GRAND IDIER.

Imp. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris





A LA SEANCE



A LA BUVETTE



ALA CAISSE